

## ANALYSE

# Le travail du Care : éthique et politique de la dépendance

*Par Caroline IBOS, maîtresse de conférences en science politique, Université de Rennes 2, dans le cadre de la Semaine d'étude de Vie Féminine, le 4 juillet 2016.*

Dans les sociétés occidentales, jusqu'à une période récente, les soins aux personnes les plus vulnérables étaient assurés gratuitement par les femmes, en charge dans l'espace privé de l'intégralité des tâches domestiques. Le vieillissement de la population et l'engagement des femmes sur le marché du travail ont contribué à ce que la question de la dépendance émerge comme problème public.

Toutefois, dans le contexte des politiques néolibérales et du désengagement des Etats, la prise en charge concrète de la dépendance continue de peser sur les individus. Il s'ensuit une nouvelle division du travail du soin d'autrui massivement délégué à des femmes migrantes dans une situation de fragilité politique et économique, en sorte que les vulnérables s'occupent d'autres vulnérables. Finalement, ce travail de soin, essentiel pour l'ensemble de la société, se trouve être invisible et dévalorisé, ce qui soulève des questions éthiques et politiques.

*Caroline Ibos a publié en 2012 « Qui gardera nos enfants ? Les nounous et les mères ».*

### Le soin : plus qu'une pratique

Aujourd'hui, je vais vous parler de soin, ou plutôt de « *care* ». C'est un mot anglais, mais nous sommes plusieurs à avoir choisi de ne pas le traduire. Plusieurs mots anglais ne sont pas traduits comme « *management* » par exemple. Dès que c'est considéré comme sérieux, on accepte que cela ne soit pas traduit. Quand c'est considéré comme peu sérieux parce que du côté des femmes, tout-à-coup, il y a une exigence pour que cela soit traduit. Nous sommes plusieurs à penser qu'il ne faut pas le traduire, car, comme je vais essayer de vous le montrer, ce concept, cette notion de « *care* », justement, n'est pas seulement une notion de soin dans la pratique. C'est aussi tous les enjeux politiques, éthiques, internationaux, transnationaux que les relations du soin et que la place assignée au soin dans la société organise. C'est quelque chose de global qui permet à la fois d'analyser, de décrire les situations réelles et aussi de les critiquer. C'est donc pour ça que ce mot

« *care* » et son ensemble de significations - que cela soit le soin, la sollicitude, l'attention à autrui - me semble ne pas rendre toute cette complexité de sens.

### **La vulnérabilité : significations et récupération capitaliste**

Avant de parler vraiment du « *care* », il me semble important de le remettre dans l'histoire et de revenir sur la manière - un peu problématique - dont cette question du soin ou du « *care* » s'est développée, a pris de l'importance au départ de l'importance cruciale de la prise en charge et de l'attention à donner aux personnes vulnérables dans les sociétés contemporaines. La vulnérabilité est un mot dont le capitalisme est en train de s'emparer en changeant son sens. Ici, je parle de vulnérabilité au sens où nous le comprenons ensemble, c'est-à-dire les personnes qui ont absolument besoin de l'aide, de l'attention d'autrui pour pouvoir vivre, agir, se débrouiller dans leur vie ordinaire. On peut citer effectivement les bébés, les enfants en bas âge, les personnes très âgées, les personnes malades, les personnes handicapées avec l'idée que, finalement, nous sommes aussi tous, toutes vulnérables et que nous le sommes possiblement et que la dépendance n'a pas de frontière. Il n'y a pas de différence entre les personnes qui sont dépendantes et les autres. Il y a plutôt une sorte de continuité entre les personnes plus dépendantes et d'autres moins dépendantes et susceptibles de devenir plus dépendantes puisque la vieillesse est l'horizon de la vie.

Or, le capitalisme est en train de se réapproprier la notion de vulnérabilité dans le sens du libéralisme. Actuellement, c'est un mot qui fait partie des politiques publiques et qui distingue certaines personnes afin de les stigmatiser, de les séparer et de les contrôler. Dans ce cas-là, les personnes vulnérables, ce sont finalement toutes les personnes qui viennent désorganiser la société capitaliste. Aujourd'hui, on met aussi dans ces catégories des toxicomanes, des femmes battues, par exemple. C'est donc, comme d'habitude, l'extrême puissance du libéralisme de se réapproprier des notions critiques et menaçantes pour le capitalisme, de les retourner, de leur donner un autre sens et de les contrôler en quelque sorte.

Donc, là, je parlerai des personnes vulnérables, de celles qui ont absolument besoin d'aide, d'une prise en charge des autres pour pouvoir exister à l'intérieur de la société. Le présupposé (une certaine analyse de la démocratie) qui est derrière cela estime que toutes les personnes ont le droit à la même attention, qu'elles soient bien portantes ou pas, jeunes ou vieilles, « *indépendantes* » ou pas.

### **Une situation dysfonctionnelle du soin aujourd'hui, pourquoi ?**

Le problème de cette question extrêmement concrète du soin et qui se pose dans la vie quotidienne de manière de plus en plus aigüe s'explique au moins par trois facteurs.

- D'une part, par la hausse de la demande de soin notamment en raison du vieillissement de la population.
- D'autre part, par la crise des financements publics et des programmes d'aide aux personnes vulnérables. C'est-à-dire le désengagement des Etats de toute forme d'aides, financières, matérielles concrètes aux personnes vulnérables.

- Et, enfin, par l'engagement, dont on doit se réjouir, des femmes sur le marché du travail alors que ces femmes, traditionnellement et conventionnellement, effectuaient gratuitement ces tâches de soin à autrui dans l'espace domestique.

D'une situation à peu près fonctionnelle, dans les années 1960 et 1970, on est passé à une situation dysfonctionnelle où la question du soin devient une question publique pour laquelle il s'agit de trouver des solutions. La situation était fonctionnelle parce que le système de division sexuelle du travail social reposait justement sur le travail gratuit des femmes dans l'espace privé. Elle était fonctionnelle aussi car les Etats, qui se sont construits comme des Etats Providence après la Seconde Guerre mondiale, ont participé à la prise en charge des personnes vulnérables (par exemple en France et en Belgique, par la mise en place d'un système de sécurité sociale). La situation est dysfonctionnelle par le fait du désengagement des Etats et, aussi, d'une moindre disponibilité des femmes, qui, de plus en plus, travaillent.

Il y a pourtant un paradoxe : au moment où le travail salarié des femmes fait de la question du travail domestique et du soin à autrui un problème ou une responsabilité collective et publique, donc, à répartir, les Etats se désengagent et renvoient cette question du soin à des arrangements privés. Il y a donc un véritable paradoxe puisqu'à la fois, les femmes travaillent et, en même temps, les Etats se désengagent. Sur qui pèse aujourd'hui cette responsabilité fondamentale du soin d'autrui ?

### **Le soin, une activité dévalorisée au cœur des rapports de domination**

Cette situation et les solutions pour la résoudre posent de nombreuses questions morales et politiques et c'est précisément dans ce contexte-là que le « *care* » apparaît comme une notion pertinente pour analyser et essayer de proposer des solutions. Ces questions morales et politiques pointent des inégalités extrêmement fortes entre les sexes dans la prise en charge des personnes vulnérables, mais également des inégalités entre les classes sociales et des inégalités entre ce que l'on appelle en sciences sociales « les races ». Pourquoi emploie-t-on le mot « race » ? C'est un mot qui est compliqué dans la langue française parce que l'idée est que les races n'existent pas, mais néanmoins, il y a des personnes qui sont racisées, c'est-à-dire que la société établit des frontières entre les groupes ethniques et renvoie donc certaines personnes à une race, à une origine ethnique ou à une culture particulière.

De ce fait, le déficit du soin pour la prise en charge des personnes les plus vulnérables s'inscrit dans un certain type de rapport de domination. Le premier signe de ce rapport de domination est que tous les métiers ou toutes les activités, qu'elles soient rémunérées ou non, qu'elles s'inscrivent dans des métiers de soin à autrui ou non, sont dévalorisées, c'est-à-dire méprisées et peu rémunérées, car toujours considérées comme susceptibles d'être gratuites. L'idée qui est derrière est que toutes ces pratiques, ces activités de soin ne méritent finalement pas d'être payées puisqu'elles ont été faites gratuitement pendant si longtemps et qu'elles sont toujours faites gratuitement dans la vie privée par toutes les femmes.

En conséquence, s'opère une dévalorisation économique, professionnelle qui est aussi une dévalorisation morale. Les personnes qui assument ces tâches n'auraient aucune compétence particulière acquise, aucune expertise. Elles les effectueraient, en quelque

sorte, naturellement parce que ce sont des femmes. Cela renvoie évidemment à l'idée d'une nature féminine qui supposerait l'empathie envers autrui, le désir de s'occuper d'autrui, une sorte d'ajustement naturel de ces dispositions féminines aux besoins d'autrui.

### **Racines historiques des rapports de domination : la reconfiguration du soin après-guerre**

Ce travail, toutes ces tâches qui ont toujours été principalement prises en charge par les femmes, connaissent aujourd'hui de nouvelles formes de division entre les femmes. Il s'agit d'une prise de conscience assez récente dans le féminisme. Dans les années 1960 et 1970, le féminisme s'est construit sur l'idée qu'il y avait un collectif des femmes par rapport aux hommes. Aujourd'hui, ce que l'on perçoit, c'est qu'il y a de grandes inégalités entre les femmes et que cela peut mettre à mal le féminisme. En tout cas, il faut que les féministes soient conscientes des inégalités existantes entre les femmes. Mais est-ce vraiment nouveau ?

Pour le dire très schématiquement, jusqu'au début du XXe siècle, jusqu'à la Première Guerre mondiale à peu près, et même un peu après, le travail domestique n'était pas partagé de manière équitable entre les femmes. Les femmes de la bourgeoisie et même celles des classes populaires aisées bénéficiaient des services de domestiques, ce que l'on appelait en France « *la petite bonne* ». C'était une femme souvent migrante des villages, des campagnes, qui travaillait dans les villes et qui prenait en charge l'organisation, le travail domestique d'autres femmes qui en avaient les moyens, car cela ne coûtait presque rien. « *La petite bonne* » travaillait donc presque gratuitement pour des familles plus aisées.

Au regard de cette époque, il faut donc combiner la représentation selon laquelle la division principale était une division de pouvoir entre les sexes avec une autre représentation des rapports de pouvoir, à savoir, le pouvoir entre les différentes classes sociales. Il faut accrocher ces deux formes de domination : la domination entre les sexes et la domination entre les classes sociales. La Seconde Guerre mondiale a modifié les rapports de sexes de manière assez contradictoire et - cela m'intéresse en ce moment - cela se reproduit aujourd'hui avec la question du terrorisme et tout ce qu'elle suppose.

Ce que la guerre valorise et a valorisé, ce sont des cultures définies comme masculines. Ce sont les hommes qui font la guerre, eux aussi qui ont défendu les nations, la liberté. La guerre a donc donné énormément de pouvoir à des valeurs considérées comme masculines, les femmes étant rejetées du côté des enfants. Par exemple, l'Allemagne nazie a préféré envoyer au front des enfants de neuf ans plutôt que des femmes, de même que les Russes. Dans les deux camps, on observe une espèce de valorisation de la puissance masculine, y compris celle des enfants masculins par rapport aux femmes. Après 1945, il y a donc des valeurs masculines du style « *ce sont les hommes qui ont sauvé le monde, la démocratie et la liberté* ». Je trouve que ce sont des choses que l'on voit se redessiner aussi aujourd'hui autour du terrorisme avec deux figures : la figure du djihadiste d'un côté et la figure du policier de l'autre, qui sont des figures militaires. L'ennemi et celui qui vient nous défendre, qui vient défendre la société de l'ennemi, ce sont uniquement des hommes.

Mais il y a eu aussi, après la guerre, un mouvement contraire, lié au féminisme, à l'accès des femmes au travail, aux études et donc, quelque chose d'un peu contradictoire dans la redéfinition des identités de genre. D'autre part, les ouvriers, le prolétariat notamment, grâce au parti communiste en France, obtiennent des législations plus protectrices. Dans ce contexte-là, il y a une forme de démocratisation sociale.

### **La disparition des domestiques ou la domestication des femmes**

Le corollaire, la conséquence de ces deux courants - la redéfinition des rapports entre les sexes d'un côté et, d'autre part, le développement des politiques publiques - est que le modèle bourgeois qui prévalait avant la guerre devient le modèle légitime pour l'ensemble des classes sociales. En effet, les femmes issues du milieu populaire, jusqu'à la fin des années 1930, travaillaient. Elles étaient ouvrières, domestiques. L'idée qu'elles ne travaillent pas, finalement, c'est un très petit temps dans l'histoire des sociétés, allant de 1945 à 1980. Le modèle qui se dissémine est le modèle bourgeois d'avant-guerre. Il descend dans la hiérarchie sociale et devient un modèle relativement dominant.

Mais qu'est-ce que cela veut dire ? Cela veut dire que ce sont toutes les femmes qui prennent en charge la totalité des tâches domestiques et des tâches de soins, notamment des tâches de soin liées aux enfants, aux personnes malades et aux personnes âgées. Cela veut dire que c'est un moment de domestication de l'ensemble des femmes. De manière très amusante, cette situation est totalement valorisée du côté du patriarcat. J'en veux pour preuve un article très célèbre d'un sociologue américain qui s'appelle Lewis Coser. Il évoque, en 1972, la disparition des domestiques. Cette disparition est liée à l'émancipation. Nous sommes dans des sociétés démocratiques et libérales au point où il ne peut plus y avoir de domestiques parce que c'est un rapport insupportable, anti-démocratique que les sociétés ne tolèrent plus. La seule chose que Lewis Coser ne voit pas, c'est qu'en quelque sorte, toutes les femmes sont devenues des domestiques.

### **Le retour des domestiques**

Pourtant, aux Etats-Unis et dès la fin des années 1970, en Europe un peu plus tard, dans les années 1980-90, ce que l'on constate, c'est un retour des domestiques, mais sous une autre forme. Précisément parce que les femmes se sont réengagées dans le marché du travail et beaucoup d'entre elles se réengagent par le haut. Ce sont des femmes qui sont diplômées, ont eu accès à l'université et qui n'entendent pas rester à la maison pour s'occuper de repasser les chemises de leur mari et s'occuper de leurs enfants.

Mais alors, qui prend en charge le travail domestique ? Toujours un peu les femmes, un petit peu les hommes aussi. En France, ils font 30 % des tâches domestiques dans les couples où l'homme et la femme travaillent. À cette division, doit s'ajouter un nouveau type de rapport de domination : les rapports entre les ethnies, les cultures ou les races - peu importe le nom que vous leur donnerez. C'est-à-dire que les tâches domestiques, dans les sociétés libérales occidentales, sont très largement assumées par des femmes migrantes qui viennent d'Amérique latine, d'Asie, d'Europe de l'Est, d'Afrique du nord ou subsaharienne. Elles viennent faire le travail domestique dans les plus mauvaises conditions qui soient, c'est-à-dire en se trouvant elles-mêmes dans une vulnérabilité

politique puisqu'elles arrivent sans papiers (on connaît les législations en matière de migration), dans des situations de précarité économique, de précarité familiale.

### **Cachez cette vulnérabilité que je ne saurais voir**

On arrive donc aujourd'hui à une situation où ce sont des personnes extrêmement vulnérables politiquement et économiquement qui s'occupent d'autres personnes extrêmement vulnérables parce que dépendantes. On pousse donc vers la périphérie de la politique, vers la périphérie du social, la question de la vulnérabilité. Les vulnérables restent entre eux et s'occupent des vulnérables.

En conséquence, l'invisibilisation, la dévalorisation, la non-rémunération ou l'absence de rémunération du travail domestique est une question extrêmement importante et la question du soin se pose aussi en rapport avec ces enjeux.

Le mot « *care* » est justement un mot qui vise à définir tout cela. C'est-à-dire non seulement les pratiques de soin et d'attention à autrui : que veulent dire toutes ces pratiques quotidiennes de s'occuper de la personne dépendante, de faire attention à elle, de la respecter, de l'écouter, d'être engagé dans une relation ? Mais aussi les grandes questions politiques et géopolitiques, auxquelles viennent s'accrocher cette question très concrète, très pratique du soin. La question des rapports de domination, la question aussi de la mondialisation de cette question du « *care* » et du soin. En effet, il faut le penser dans un marché qui est un grand marché mondialisé où des femmes de pays du tiers-monde, de pays pauvres, laissent elles-mêmes leurs vieux parents et leurs jeunes enfants pour venir s'occuper, en Belgique, en France, aux Etats-Unis, des jeunes enfants et des personnes âgées ou vulnérables dans les sociétés développées. On peut donc voir le « *care* » comme une ressource dont certains se voient privés quand d'autres se ré-approprient une main-d'œuvre. Mais il ne s'agit pas seulement d'une main d'œuvre de travail, il s'agit aussi de soin, d'attention et d'humanité qui viennent palier à ce manque de soin dont je vous parlais au début.

### **Le care, plus qu'une main d'œuvre : une morale concrète**

Ce manque de soin est lié au désengagement des Etats, un contexte dans lequel on a absolument besoin d'une forme d'humanisation de nos propres sociétés. On peut faire un retournement de la conception habituelle de l'aide humanitaire. Elle est toujours pensée dans un certain sens, c'est-à-dire des pays du nord vers les pays du sud : on va apporter une aide humanitaire aux pays du sud. Mais l'aide humanitaire vient aussi des pays du sud vers les pays du nord. Qui aide ici les personnes à grandir, à mourir, à ne pas souffrir ? Eh bien, ce sont des femmes qui viennent des pays du sud et qui apportent une aide littéralement humaine, humanitaire - cette attention, cette morale - et qui viennent « moraliser » les sociétés du nord.

Je vais maintenant vous présenter l'origine de cette notion de « *care* » dans sa dimension morale justement. Cela vient des travaux d'une psychologue américaine, Carole Gilligan, qui travaillait avec un psychologue très célèbre, Kohlberg. Ce psychologue, dans les années 1970, avait établi que les femmes étaient moins développées moralement que les hommes.

Tout cela parce que l'échelle morale était toujours posée à partir d'un certain type d'évaluation des capacités morales des personnes.

Et justement, je vais vous présenter le dilemme ou le problème moral sur lequel la question du « *care* » s'est construite dans le champ de la connaissance. Ce psychologue teste et évalue les capacités morales des adolescents ou des enfants au départ d'une expérience entre deux enfants, un garçon et une fille, qui ont exactement le même âge, la même intelligence et qui viennent du même milieu social, pour essayer de faire quelque chose d'égalitaire. On leur soumet un dilemme afin qu'ils déterminent quel est le bon choix moral.

Le dilemme est le suivant : un homme a une femme qui est très malade. Il est pauvre, il n'a donc pas d'argent pour payer les médicaments de sa femme. Est-il moral qu'il aille voler les médicaments à la pharmacie ?

- Le garçon dit « *oui, c'est moral parce que la vie d'une personne vaut plus que le prix des médicaments* ». Il a donc une analyse en termes de principes.
- La fille réfléchit et dit d'abord « *c'est compliqué* », mais dit ensuite « *est-ce que ce monsieur ne pourrait pas aller parler au pharmacien pour le convaincre de lui donner les médicaments ?* ».

Tout le « *care* » comme ensemble moral, comme éthique, c'est ça. C'est-à-dire : est-ce qu'on résout les questions à un niveau d'abstraction et de principes ou est-ce qu'on les résout dans la pratique et dans la relation à autrui ? C'est ce que cette notion de « *care* » exprime. La morale, cette morale-là, et la raison pour laquelle la morale des femmes est dévaluée, c'est précisément parce que ce n'est pas seulement une question morale de principe contre principe. C'est aussi une morale concrète qui se donne et s'élabore dans des situations ordinaires, une morale extrêmement liée à l'expérience sociale des femmes.

Toute cette éthique de la sollicitude, cette éthique du soin et ses compétences morales, ce sont des compétences qui cherchent toujours à préserver les relations qui sont situés dans une situation. Elles cherchent à résoudre, de manière concrète, des conflits et des problèmes dans le respect et dans l'intérêt de tous, et pas seulement de manière abstraite.